

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 67 (1928)
Heft: 2

Artikel: Pas si fou qu'il en a l'air
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-221595>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 13.01.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

retraite. Immanquablement chaque retenue coïncidait avec quelque jour radieux ou quelque événement passionnant.

Rien que la déveine, encore et toujours, au service militaire. Il y rencontra des officiers qui ne croient pas à la malchance des conscrits et qui subodorent partout des renitents. Il « écopa » de toutes les corvées, il but jusqu'à la lie la coupe des brimades. Inutile de dire qu'il éprouva un réel soulagement à rentrer dans la vie civile.

Ici, une nouvelle tranche de vie. Après la vie de l'homme des casernes, le train-train imprévu du civil, mais partout il y avait toujours Agénor Mésusez, roi de la « cerise », comme on dit dans la basse pègre.

Pour remplir son temps, tout autant que pour assurer son pain quotidien avec un peu de beurre dessus, Agénor exerçait la profession d'homme de peine. Profession ou métier, comme vous le préférez, qui n'exige la connaissance d'aucune langue, pas plus qu'une teinture scientifique quelconque. C'est la vocation toute trouvée pour les « fruits secs », comme aussi pour ceux que leur tempérament pousse vers une vie paisible. Agénor réussit à opérer des changements radicaux dans sa branche de travail : pensez bien que la déveine coopéra activement à cette évolution ! Il allait proposer ses services dans quelque entrepôt. A le juger sur sa mine, on l'engageait, car sa figure impersonnelle à souhait, n'inspirait aucune répulsion. Un stage très court renseignait ses patrons d'un moment. Vous n'êtes pas sans avoir entendu parler des ruines que les Huns laissaient sur leur passage ! Forcez votre imagination à multiplier ces ravages par mille, et vous aurez une faible idée du résultat de l'activité du citoyen Mésusez. Il réduisit à néant des villes de porcelaine édifiées dans le sous-sol des entrepôts. Entre ses mains, la verrerie ne durait que l'espace d'un soupir ; quant aux fioles de vin précieux, leur trépas précédaient encore l'éveil du désir de la dégustation chez Agénor. Pauvre type ! Désireux de tourner ce feuillet de malheur dans le livre de ses jours, Agénor entra chez un confieur, — vous voyez qu'on ne vous cache rien ! — en qualité de garçon-livreur. Sa première sortie ayant coïncidé avec une série de catastrophes, on le pria de garder le coin du feu. Il était écrit que cela ne durerait pas non plus : Agénor plongea le laboratoire dans la désolation par les fantaisies hautement condamnables auxquelles son incurable malchance le fit se livrer. Il se retrouva sur le pavé, toujours impassible sous la persécution de son destin...

Bien qu'il fût ainsi avisé que rien ne lui réussirait, — JAMAIS ! — Agénor voulut goûter aux joies adorables de l'amour. Pauvre type ! Là encore, il connut toutes les hontes du laissé pour compte !... Une jeune blanchisseuse qui le voyait passer et repasser sous les fenêtres de l'atelier, — où elle ne faisait que de repasser ! — s'éprit de lui, pensant avoir à faire à quelque poète indépendant. Elle entreprit de le conquérir. Elle fit des signaux fort gracieux en agitant à la fenêtre des pièces de lingerie encore plus gracieuses. Résultat : Agénor leva ses grands yeux, vit l'aimable invitation, mais se retourna, cherchant le mortel assez heureux pour inspirer des appels si touchants... La belle repasseuse soupira, — tout n'est pas rose dans le métier de blanchisseuse ! — puis elle reprit sa tâche. Agénor, de son côté, avait jeté son dévolu sur une jeune « cousette » qui lui plaisait très fort. Elle était jolie, mais lui la trouvait divine. C'est toujours comme cela que débutent les idylles ! Agénor était trop timide pour aborder franchement l'enfant blonde au sortir de son atelier et lui exposer ses « désiderias ». Il résolut de l'informer de ses vœux par écrit. Dans le rayon local, la dépense est abordable et le facteur ose entrer partout. Il composa une épître, fort embrouillée, dont le plus clair devait montrer à la belle qu'il désirait mourir sous sa loi. La rédaction du billet prétait sans doute à équivoque, car il lui vint cette réponse :

« Monsieur,

« Votre lettre m'a touché beaucoup, mais vous devriez savoir qu'une apprentie ne peut pas engager dans la maison où elle travaille un jeu-

» ne homme pour lui éviter les travaux pénibles. » Regrets sincères et compliments. »

(Signature illisible.)

Une fois de plus, la chance lui avait tourné le dos. Sans perdre courage, il se mit en campagne et, avec une tranquille audace, il commença à dévisager les passantes, cherchant ainsi celle dont il ferait sa compagne. Un homme résolu peut trouver une femme sans grand peine. Agénor vit aboutir ses vœux et, sans qu'il sût comment, il se trouva nanti d'une épouse. L'amour rend aveugle, c'est ce qui explique la surprise d'Agénor lorsqu'il s'aperçut que sa moitié n'avait qu'un œil et que l'un de ses mignons petits pieds venait en droite ligne de chez l'orthopédiste. Il n'avait rien vu de tout cela... Déçu, il envisageait une séparation quand, au rentrer, un soir, il trouva la clef sous le paillason avec cette phrase lapidaire, sur la marge d'un journal : « Je ne veux pas rester avec une mazette pareille, je rentre chez mes parents ». Heureux d'éviter une explication pénible, Agénor tourna la clef, mettant ainsi une barrière entre lui et la méchanceté du siècle...

Raconter par le menu tous les avatars d'un malheureux si accablé demanderait une longévité remarquable dont nous ne sommes pas assuré. Aussi, nous en arriverons à la fin de notre héros. Pauvre type ! Il doit avoir quitté cette vallée de larmes, et cela nous donne un soulagement profond à penser qu'il a cessé de gémir ici-bas. Seulement, — ne vous étonnez pas du fait, — il a encore manqué sa sortie ! Il a disparu, vous entendez : dis-pa-ru ! Certains meurent en grand apparat, acteurs muets d'une dernière parade ! D'autres s'en vont rejoindre la cendre dont ils sont issus, accompagnés de gens recueillis. Le mieux alangué de la bande rappelle en termes choisis, avec un brin d'émotion dans la voix, les vertus du défunt, vertus dont le parfum est si tenu que c'est la seule fois qu'on le percevra ici-bas.

Agénor a disparu, vous le savez, disparu bêtement, sans laisser de traces. Un jour, on demanda quelque part : « Avez-vous vu Agénor ? » Et personne ne l'avait rencontré, d'où l'on conclut que le citoyen en question était mort. Fait assez justement déduit, puisque, s'il avait été en vie, Agénor n'eût pas manqué de se signaler par quelque extravagance...

Ainsi l'éternel déveinard connut encore cette dernière avanie du Destin : il fut biffé du rôle des actifs de la Société sans que l'annaliste fût là pour noter l'événement !

Pauvre type !...

St-Urbain.

POUR NOS LECTRICES

Des cheveux mi-longs et des perruques.

L'HEURE de la Grande Pénitence a sonné... pour nos compagnes aux cheveux trop courts ; c'est du moins ce qu'affirmaient l'autre soir, au jour de la fête de l'Ecole nationale de coiffure, à Paris, toutes les sommités de l'art capillaire et notamment M. Chaumier, directeur de l'école. Foin des niques rasées et des cheveux coupés à la « garçonne », voire à la « boy scout » ! La mode, mesdames, cette mode dont vous êtes tout à la fois les esclaves et les vestales exigera de vous l'hiver prochain des coiffures mi-longues, dont les mèches savamment ondulées viendront mourir à la naissance du cou. L'oreille demeurera toutefois dégagée et de petites pattes aguicheuses, affilées comme des poignards, ou terminées par une lourde volute, continueront de pointer au-dessous des tempes.

Mille fantaisies seront pourtant permises. Un éventail de cheveux flous, auréolant la nuque de ses innombrables frissons, sera considéré comme très sélect : Mlle Yvonne Vallée a fait école. Quant aux élégantes qui n'hésitent pas à sacrifier toute leur chevelure, elles en seront réduites à porter perruque. « Le vilain mot ! » dira-t-on. Bah ! nos coiffeurs préparent actuellement des postiches qui pèsent à peine quelques onces et qui emboîteront parfaitement les crânes les plus délicats. La perruque sera d'ailleurs très en vogue dans les soirées à Paris, d'abord, puis ailleurs, et les Parisiennes pourront

choisir entre la coiffe de soie dorée, ornée de plusieurs petits chignons, et la calotte aux fins copeaux d'argent que portaient jadis les marquises.

Une trentaine de modèles ont présenté l'autre soir devant un aréopage de connaisseurs et de journalistes, ces nouveautés affriolantes, cependant qu'un orchestre de coiffeurs mélomanes jouait le « Beau Danube Bleu ».

D'autre part, une centaine d'artistes étaient profités de la solennité pour exercer leurs talents sur des chevelures de toutes couleurs — blondes, brunes, mordorées, grises ou même blanches — mais que n'avaient jamais entamé les mâchoires sacriléges des ciseaux. A la fin de l'épreuve un jury armé de peignes examina les chefs-d'œuvre et décerna des récompenses. Et la plupart des spectatrices dont la tête était aussi vierge de papillotes que celle d'un enfant de deux mois, commencèrent à regretter leur défunte chevelure.

Echo d'examen. — Comment vous y prendriez-vous pour faire transpirer un malade ?

— J'emploierai les sudorifiques les plus efficaces.

— Lesquels ?

— Par exemple, des stimulants aromatiques, tels que le thé, le café, etc.

— Et si cela ne suffisait pas ?

— J'aurais recours aux huiles volatiles, tels que l'éther, les composés alcooliques.

— Et si elles ne produisent aucun effet ?

— J'essaierai l'antimoine diaphorétique, les poudres de James, les poudres de Dower...

— Et si tout cela était inutile ?

Le candidat commence à suer à grosses gouttes.

— Si tout cela était inutile, je prendrai la bourrache, et puis la salsapareille, la quinine, le jaborandi, du safran, la piloearpine, etc.

— Et si tout cela était insuffisant ?

— Alors, je lui conseillerai de subir un examen chez vous.

PAS SI FOU QU'IL EN A L'AIR

FREQUENTEZ-VOUS les médecins, pis encore, les médecins-aliénistes ? Non ? Tant mieux pour vous ! Je ne connais pas de société plus propre à nous faire douter de notre pauvre jugement.

Pour les psychiatres, l'humanité est une collection de nerveux, de névrosés, de neurasthéniques, d'anormaux, d'originaux, de piqués, de dégénérés et de demis-fous. Quant aux autres, les normaux, tout-à-fait normaux, il paraît y en avoir si peu que ce serait faire preuve de bien de la prétention que de vouloir faire partie de cette infime catégorie. Ceci dit, faites votre choix, mes frères !

Mais au fait, est-ce si facile de différencier les fous de ceux qui ne le sont pas ? On en pourrait douter à lire l'anecdote suivante trouvée dans le « Figaro » de 1877.

Un certain docteur T..., affligé d'une monomanie assez grave pour qu'on eût jugé opportun de le confier aux soins d'un médecin-aliéniste, aurait été, sur la prière de sa famille, amené en voiture dans la maison du Dr Blanche, sous la conduite d'un ami dévoué, M. le Duc d'Audifret-Pasquier, président du Sénat et de deux autres personnalités. Durant le trajet, M. d'A., vivement émotionné par une discussion politique, se laissa envahir par une animation qui n'était point encore dissipée en arrivant à destination.

On se présenta devant le docteur qui était prévenu de la visite, mais ne connaissait aucun des assistants. Son futur pensionnaire était d'un calme parfait et causait avec une désinvolture charmante, tandis que le duc parcourait le salon à grands pas en continuant sa diatribe. L'aliéniste le suivait de l'œil, et avec cette habileté que donne une longue expérience, il accapara ce visiteur, l'isola, l'emmena doucement dans une chambre séparée et donnant un tour de clé l'enferma.

Les autres personnes s'étaient dispersées. M. T. après avoir tranquillement lorgné les tableaux, s'était glissé dans le jardin, et, ayant hélé une voiture, avait regagné Paris. Ses compagnons ne le voyant plus, croyant l'expédition terminée, avaient disparu de leur côté.

Lorsque le docteur revint vers son pseudo-malade, il se trouva en présence d'un homme exaspéré qui lui demanda compte d'un pareil procédé.

— Calmez-vous, mon ami, lui dit-il.
— D'abord, je ne suis pas votre ami ! Que signifie cette séquestration.
— Voyons, pas de nerfs, cela ne vous vaut rien !
— Savez-vous que je suis le duc d'Audiffret-Pasquier ?
— Allons, soyez sage, ou sinon...
— Sinon, quoi ?...

Alors la colère du président du Sénat ne connaît plus de bornes, il se mit à pousser des cris, à proférer des imprécations, à menacer le docteur de sa vengeance, à se démener tellement que celui-ci se vit forcé d'appeler à son aide deux de ses hommes pour maintenir celui qu'il persistait à croire son malade, lequel se promenait tranquillement sur le boulevard.

Heureusement pour le duc, qui allait sans doute recevoir quelque douche, un de ses compagnons, qui était retourné chez lui et ne l'y avait pas rencontré, revint sur ses pas et se présenta à la maison de santé. A la vue de son ami, le duc se précipita dans ses bras et d'une voix entrecoupée, il s'écria :

— Dites-lui, que ce n'est pas moi qui suis fou !
On s'expliqua. Le docteur se confondit en excuses et le duc s'en alla guéri... du désir de conduire ses amis dans les maisons de santé et de parler trop vivement politique.

L'ARAIÑÉE BAROMÈTRE

ES paysans intéressés à connaître d'avance les variations météorologiques, se servent pour les prévoir non seulement du baromètre, mais d'un grand nombre de phénomènes de la campagne : chant des oiseaux, mouvements des insectes, aspect de certaines plantes, signes que leurs traditions et leurs propres expériences leur ont appris à connaître et qu'ils considèrent comme infaillibles. Ainsi, ils ont observé que les araignées annoncent la pluie ou le beau temps par la manière dont elles tissent leur toile. « Lorsqu'il doit faire de la pluie ou du vent, l'araignée, écrit-on aux *Débats*, raccourcit beaucoup les fils qui suspendent sa toile ; elle la laisse dans cet état tant que le temps reste incertain. Quand, au contraire, ces fils sont longs, on peut être assuré qu'il fera beau, et, d'après leur longueur, on pourra juger de la durée du beau temps. Si l'araignée est inerte, il faut s'attendre à la pluie, mais si elle se remet au travail pendant qu'il pleut, on doit conclure que la pluie sera de courte durée et qu'elle sera même suivie d'un beau temps fixe. Enfin, l'araignée faisant des changements à sa toile toutes les vingt-quatre heures, s'ils ont lieu vers les six ou sept heures du soir, on peut compter sur une nuit belle et claire. »

La meilleure marque. — J'ai l'intention, désormais d'écrire mes lettres à la machine. Connaissez-vous quelque chose à la dactylographie et aux dactylographes ?

— Certes oui !
— Ah ! Et quelle marque préférez-vous ?
— Les blondes avec des yeux bleus.

JOIES D'ARTISTE

OUS regardez ces photographies ? me dit le vieux comédien. Il y en a, n'est-ce pas ? Les murs en sont tapissés. Chacune d'elle me rappelle un rôle créé...
— Et un succès, fis-je.

— Et un succès, vous l'avez dit. Lisez ces dédicaces élogieuses : « A notre maître à tous... », « Au grand artiste », « A l'illustre comédien ». Voyez le nom est écrit sur le ruban de soie...

— Ce portrait vous représente dans quel rôle ? demandai-je en montrant une grande toile tenant tout un panneau.

— Dans le rôle du Flibustier. Le tableau a été exposé au Salon... J'étais dans toute ma gloire à cette époque...

— Elle vous laisse des regrets ?
— Oui et non. Que voulez-vous, il faut être philosophe. On ne peut être et avoir été. Puis on a pour revivre sa vie, ses souvenirs. Ah ! cette existence de théâtre, fit en s'animant le vieux

comédien... quelle fièvre, quelle folie, quelle passion ! J'ai vu, à la sortie du théâtre, des fanatiques me porter en triomphe. J'ai vu les directeurs et les auteurs à mes pieds... et les couronnes... les fleurs.

Le vieil artiste se tut un instant, rêveur, puis il laissa tomber tristement, comme on laisse tomber des fleurs sur une tombe :

— Et je suis oublié !... C'est que tout cela, c'est si loin déjà !

— Mais..., par exemple, puisque vous parliez de vos souvenirs, quel est, dans toute votre vie d'artiste celui auquel vous attachez le plus de prix ? L'émotion la plus délicieuse que vous ayez ressentie ?

— L'émotion la plus délicieuse que j'aie ressentie ? murmura-t-il, en passant une main maigre sur son front dégarni. Eh bien ! voici :

C'était au début de ma carrière. Je jouais le rôle du baron de Rochedive, dans un drame assez naïf, en cinq actes, intitulé : *Les Coeurs de marbre*. Ce baron était un personnage des plus antipathiques ; aussi tendre pour ses propres vices qu'il était inflexible pour les fautes d'autrui. Il y avait aussi dans la pièce une certaine paysanne qu'on appelait la mère Toinette et dont la fille, image de vertu, n'en avait pas moins dérobé au baron, dans le château duquel elle était lingère, une petite somme d'argent pour payer les remèdes qui devaient sauver sa mère malade. Elle croyait avoir le temps de remettre l'argent là où elle l'avait pris au moment de sa paye, mais elle avait été vue. Bref, on l'avait arrêtée.

Au cinquième acte, grande scène où elle suppliait le baron de la laisser libre, ne fut-ce que le temps d'aller fermer les yeux à sa mère mourante. Mais celui-ci restait inflexible.

J'ose dire que j'avais campé mon personnage. Et il fallait entendre avec quel accent je répondais à ses supplications :

« Le glaive de la Justice est en acier trempé dans des larmes de sang ! Que l'irrévocable s'accomplisse ! » Un frisson passait dans la salle, et le rideau baissé se relevait invariablement pour cinq ou six rappels.

Or, un soir, après la représentation, je rentrais chez moi, à pied, rafraîchissant ma fièvre sous la fraîcheur de la nuit. Soudain, un pas pressé courut derrière moi, et je fus abordé par un grand diable en casquette, qui me dévisagea une seconde.

— C'est vous le baron ? fit-il.
— Parfaitement !
— C'est bien vous qui avait fait coffrer la petite lingère ?

— Oui, mon ami !
— Ton ami ? Ah, canaille ! s'exclama-t-il.

Et, tout aussitôt, je reçus en pleine figure « un pain » formidable. J'en vis trente-six chandelles. Et pendant que je ramassais mon chapeau, je l'entendis murmurer avec colère, en s'éloignant :

— Ça lui apprendra à ce sal... là !
Le vieux comédien avait fermé les yeux comme pour mieux revoir la scène. Un sourire inexprimable illuminait son visage et, tout souriant, il murmura à son tour :
— Le brave garçon !

Au tribunal. — Accusé, vous êtes convaincu du crime d'escalade et d'effraction. Qu'avez-vous à répondre ?

— Pas grand'chose, monsieur le Président. Ayez la bonté de m'arranger un petit jugement comme si c'était pour vous.

Ces dames jabottent. — Dans la loge de la mère Michu.

— Est-elle assez maigre la grande du premier.
— Oui, mais elle a de beaux yeux.
— Parbleu ! C'est pas étonnant, la femme d'un ouïeuse !

La Patrie Suisse. — Le premier numéro de 1928 nous arrive avec une quarantaine de belles illustrations, très bien venues. Une large place y est faite aux portraits : le numéro s'ouvre, selon une tradition trentenaire à la « Patrie Suisse », par le portrait du président de la Confédération, M. E. Schulthess. Ce sont ensuite les disparus : Henri Etienne, Oscar Rau-Vaucher, puis deux nouveaux conseillers d'Etat, M. Auguste Desbaillets, à Genève, et M. Raymond Lo-

rétan, dans le Valais ; un savant, M. Emile Argand, et un musicien, le compositeur Templeton Strong, Suisse de cœur sinon de naissance.

Des vues de la maison de Charrière à Colombier, du Grand Canal dans la plaine vaudoise du Rhône, de Gryon, des Muverans, du val Ferret, de la vallée de St-Antoine, de la Côte du Moine, y font la part du Paysage. On y trouve encore un charmant article illustré de M. le Dr Bonjour sur les Oiseaux en Suisse, etc., etc. Numéros extraordinairement riches, intéressant, varié autant qu'instructif.

Royal Biograph. — Au programme de cette semaine : *Le Lys de Whitechapel*, splendide film artistique et dramatique interprété par Colleen Moore et réalisé par Charles Brabin. L'action se passe à Londres, dans le quartier populeux de Whitechapel, et nous évoque le triste roman de *Twinkletons*, la petite danseuse, devenue l'idole du public de ce ténébreux quartier. A chaque représentation, les dernières actualités mondiales et du pays par le Ciné-Journal Suisse. Tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30. Dimanche 15 : 2 matinées à 2 h. 30 et 4 h. 30.

Théâtre Lumen. — Poursuivant sa carrière triomphale, *Ben-Hur* commence sa troisième semaine à Lausanne, sans que l'empressement du public se soit ralenti, bien au contraire. La direction du Lumen a dû prendre des dispositions spéciales pour donner satisfaction au public qui se presse aux bureaux de location. *Ben-Hur* est, jusqu'à nouvel ordre, maintenu à l'affiche. Location à l'avance, tous les jours de 10 h. à 12 h. et dès 14 h. jusqu'au début du spectacle du soir. Dimanche 15 janvier : 2 matinées à 2 h. et 4 h. 30 précises ; tous les jours, matinée à 3 h. et soirée à 8 h. 30.

Pour la rédaction : J. MONNET
J. BRON, édit.

Lausanne — Imp. Pache-Varidel & Bron.

Adresses utiles

Nous prions nos abonnés et lecteurs d'utiliser ces adresses de maisons recommandées lors de leurs achats et d'indiquer le *Conteur Vaudois* comme référence.

M. Steiger & Cie
Lausanne 20 Rue St-François

SERVICES DE TABLE

Dégustez tous
les excellents vins
Aigle et Yverne 1926

CH. HENRY, AIGLE
Tél. 78

CAISSE POPULAIRE D'ÉPARGNE et de CRÉDIT

Lausanne, rue Centrale 4

CAISSE D'ÉPARGNE 4 1/2 %

Dépôt en comptes-courants et à terme de 3% à 5%

Toutes opérations de banque

HERNIEUX

Adressez-vous en toute confiance aux spécialistes :

W. Margot & Cie

BANDAGISTES

Riponne et Pré-du-Marché, Lausanne

Fabrique de Bricelets de ménage

Biscuits, Caramels, Bonbons, Thés

Maison B. ROSSIER
Rue de l'Ale, 19, LAUSANNE

LAITERIE DE ST-LAURENT

Rue St-Laurent 27

Téléphone 59.60

Spécialité : Beurre, œufs du jour, Fromages de 1er choix.

Mayakosse et Maya Santé, Tommes.

J. Barraud-Courvoisier

VERMOUTH CINZANO

Un Vermouth, c'est quelque chose,

un Cinzano c'est bien plus sûr.

P. POUILLOT, agent général, LAUSANNE

Demandez un

Centherbes Crespi
l'apéritif par excellence.